

Liaison

Quand la caméra creuse notre âme

Marie-Andrée Michaud

Gens de théâtre, gens de passion
Numéro 46, printemps–mars 1988

URI : id.erudit.org/iderudit/42927ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN 0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michaud, M. (1988). Quand la caméra creuse notre âme.
Liaison, (46), 25–25.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Quand la caméra creuse notre âme

par Marie-Andrée Michaud

TORONTO

Le film documentaire vit une crise mondiale. Effacé par la richesse, la variété et la quantité des œuvres de fiction, le documentaire se doit de trouver une forme nouvelle capable d'attirer et de retenir l'attention d'un public gâté.

C'est là que Paul Lapointe entre en scène. Il fait partie de cette génération qui ressent, en ce moment, la sursaturation de l'information, l'isolement des individus et la stérilité des valeurs matérielles véhiculées dans la société occidentale. Comme plusieurs d'entre nous, il remet sa vie, son travail, son action en question. Si le cinéma est sa passion, il veut l'imprégner d'une démarche qu'il sait être partagée par d'autres autour de lui. Comment, par exemple, humaniser la production documentaire, comment rejoindre, comment toucher, comment communiquer vraiment? Et comment faire tout ça avec un budget minuscule?

Une partie de la réponse se trouve dans l'annonce, en 1986, de l'avènement de la chaîne française de TVOntario. On lance l'idée d'une série de films conçus pour la télévision, en coproduction ONF-TVO. Cela donne d'abord naissance à *Vingt ans express*, série de treize demi-heures portant sur la vie et les rêves de jeunes en Ontario français. De cette première série en naît une seconde, *Transit 30-50*, qui bénéficie des leçons apprises antérieurement : meilleur choix de personnages, recherche et travail préparatoire plus approfondis, budget de 750 000 \$ augmenté à 1 500 000 \$ (grâce à la formation d'une première compagnie privée de production francophone à Toronto). TVOntario devient diffuseur et non plus coproducteur. La chaîne française a d'ailleurs diffusé chacun des 26 films, qui ont tous été présentés à Montréal lors de la Quinzaine ontarioise.

Ces documentaires peignent des personnages réels, qui pourraient être vous ou moi, dans des moments de leur vie intime et quotidienne. Moments de remise en question, de crise même, de découverte souvent. Moments réels,



Paul Lapointe, producteur exécutif à l'Office national du film.

Photo: Centre ontariois de l'ONF.



Carol Jarry, assistante à la caméra, et Claudette Jaiko, réalisatrice.

Photo: Centre ontariois de l'ONF.

pris sur le vif, mettant à nu ces gens qui se sont prêtés à cette expérience unique. La caméra devient à la fois témoin et créatrice d'images... comme si l'âme des personnages se palpait presque : spirituelle et tangible, sensuelle même à certains moments.

Les productions de la série *Transit 30-50* m'ont particulièrement émue. Je pense, par exemple, au film intitulé *Le creux de la vague*, réalisé à Ottawa par Phil Comeau et mettant en scène un couple en instance de séparation, aux prises avec des affrontements qui frappent par leur vérité, leur crudité même. Je pense aussi au film *Les deux Marcelle*, réalisé par Paul Crépeau, dans lequel une femme ayant atteint la cinquantaine revit une crise des années passées et exprime, pour la première fois, des choses qu'elle n'avait jamais osé révéler... Certains ont pu s'en offusquer, d'autres ont pu taxer le film de voyeurisme, mais pour moi ce fut un moment de partage, de communication. *Marcelle* m'a si profondément touchée que je lui ai téléphoné. Émue par ma réaction, elle a avoué que *faire ce film fut une aventure thérapeutique dans laquelle j'ai fait des découvertes sur moi-même et sur les autres autour de moi.*

Tous les films ne sont pas aussi réussis. Ceux centrés sur Charles Pachter et Robert Desrosiers, respectivement peintre et chorégraphe à Toronto, versent trop dans l'esthétique, à mon avis, et n'arrivent pas aussi bien à cerner l'essence des personnages. Mais dans l'ensemble, ces documentaires expriment une telle vérité qu'ils touchent à l'universel.

Un film réalisé hors-série par Claudette Jaiko, *Deux voix, comme en écho*, esquisse avec une délicatesse et une sensibilité hors du commun le clivage provoqué par une double appartenance: celle des origines françaises et de l'environnement anglais. Véritable poème autobiographique. Première œuvre qui, je l'espère, montrera la voie à d'autres.

Et je reviens, en terminant, à Paul Lapointe, producteur délégué au Centre ontariois de l'Office national du film. Il a créé une forme unique de documentaire narratif en étant à l'écoute de ce que nous vivons. Il a déniché des talents. Il a fortement contribué à mettre en place des mécanismes de production et de distribution. Avec un présent aussi solide, l'avenir prendra soin de lui-même. □